

*Jacques André*

## **Les équivoques de la haine**

Au terme d'un livre tout entier consacré à la haine et à ses débordements, Micheline Enriquez conclut par ces mots : « la « réussite » de l'analyse et l'engagement dans son processus passent par l'épreuve de l'amour »... Toute cette « haine » pour en arriver là ! Le constat est amer qui laisse entendre que la haine elle-même, en tout cas dans son actualité transférentielle, n'est pas analysable, qu'elle ne saurait être le vecteur de l'analyse, voire qu'elle s'oppose à ce que celle-ci ait lieu.

Tout cela est évidemment trop vite dit, notamment parce qu'il n'est pas possible avec la haine de s'en tenir au singulier d'un sens univoque. Les haines sont plurielles, psychiquement hétérogènes, elles sollicitent le transfert sur des modes différents et posent à la conduite de la cure des difficultés d'ordre variable.

Avant la haine de transfert, quelques mots sur l'amour de transfert... C'est d'abord comme résistance qu'il entre dans la réflexion psychanalytique, à la fois du côté du patient (aimer contre analyser) et du côté de l'analyste dont il flatte le narcissisme. Jean-Claude Lavie illustre la chose de façon plaisante : alors que l'analyste vient de publier un livre un patient-lecteur dit : « un peu confus votre livre, pas très intéressant ». L'analyste pense : il me prend encore pour son père. Un autre patient dit : « Vraiment passionnant votre nouveau livre », l'analyste pense : intelligent cet homme-là.

Toute résistance qu'il puisse être, l'amour de transfert reste peut-être le seul des grands moyens qui permette à la cure analytique de trouver sa dynamique. Sans lui, sans son agir, sans l'excitation qu'il provoque, aucune chance pour que le désir inconscient nous fasse la faveur du *in praesentia* et de l'acte de déliaison que celui-ci permet. Et sans doute faut-il préciser l'amour *objectal* de transfert, sa variante narcissique posant quelques autres problèmes. Que pèse notre méthode si elle n'est pas portée, emportée par lui ? Il ne fait partie ni du dispositif ni de

la méthode, mais il est induit par eux et en constitue l'énergétique. Certes, à l'amour il faut ajouter les renversements dans la haine. La dynamique du transfert, cependant, ne bénéficie pas également de l'un comme de l'autre. L'amour a des détours que la haine n'a pas, sensiblement moins plastique et si peu déplaçable.

\*

Trois séquences cliniques me permettront d'évoquer trois figures de la haine et quelques éléments de leur théorisation.

La première séquence se réduit à quelques remarques qui me sont venues après la journée organisée par l'APF sur les destins du fraternel. Louis est un de ces patients pour lesquels la psychanalyse a été inventée. La richesse de sa vie intérieure, sa plasticité psychique et un amour de transfert bien tempéré ont font un patient, non pas sans histoire, bien au contraire, mais dont toute la conflictualité épouse et entraîne la dynamique de la cure. Autant dire que la haine n'est pas son fort, quand bien même les indices de l'ambivalence, notamment vis-à-vis du père, ne manquent pas de se signaler. Une figure pourtant alimente une haine sans fard, celle du frère aîné. Ils se sont beaucoup aimés, longtemps complices, jusqu'à ce qu'un conflit récent, aux fortes connotations oedipiennes, les fasse violemment s'affronter. Constatant que ses amis sont toujours eux-mêmes des cadets, jamais des aînés, Louis perçoit sans peine que son amour fraternel a toujours plus ou moins porté la menace de son renversement en son contraire.

La remarque théorique est la suivante : la vie oedipienne ordinaire fait que l'amour colore fortement les premiers mouvements d'affect pour l'enfant qui vient de naître. En tout cas venant de la mère et du père, même si les premières traces d'ambivalence ne sont jamais très loin. Mais presque aussi inévitablement, le premier mouvement du frère ou de la sœur aînés pour celui vient lui disputer son monopole, voire lui prendre sa place, est un sentiment de haine. La chose est banalement observable, comme peut l'être l'intensité de la formation réactionnelle qui transforme en tendresse, éventuellement excessive et étouffante, l'hostilité première.

Deux mots sur le constat clinique conséquent... Chez ces analysants pour lesquels l'amour de transfert constitue le vecteur dominant et relativement constant de la cure, c'est bien souvent l'histoire fraternelle (ou sororale) qui permettra d'aller jusqu'à la haine, plus souvent à travers les contenus évoqués que dans leur incarnation transférentielle. Dans le cas de Louis cependant, la marque fut sans doute autant contre-transférentielle que transférentielle. Le cadet que je suis aussi le reçoit 5 sur 5, je n'ai pas écrit *La révolution fratricide* pour rien. Je suppose que Pontalis et son *Frère du précédent* aurait éprouvé à peu près la même chose.

Si j'insiste sur le contre-transfert, c'est bien sûr que la haine le provoque tout particulièrement. Ce n'est pas par hasard si l'un des textes majeurs sur la haine est celui de Winnicott : « La haine dans le contre-transfert ». À noter, côté Freud, que la toute-première référence au contre-transfert suit immédiatement la cure de l'Homme-aux-rats dont le *Journal clinique* témoigne à quel point la violence des attaques (notamment celles visant la fille, la mère de Freud) a bousculé l'analyste (lui offre l'ouvrage de Zola, *La joie de vivre*).

Je souhaiterais maintenant évoquer brièvement une séquence qui réunit deux formes de l'événement contre-transférentiel : l'acte et le rêve. Ce jour-là Lucien, patient qui par bien des côtés évoque l'Homme aux rats, était arrivé livide, l'air complètement défait. À peine installé, il se débarrasse des mots comme on vide son sac, trois phrases qui sont comme trois balles, de celles qui tuent. Ça lui a sauté dessus, là, juste en arrivant, au moment de franchir la porte de l'immeuble, dans le couloir... Trois flashes, trois coups sur le crâne, un assassinat au coin de la rue : « Je vous jette dans la benne à ordures, je vous accroche aux barbelés, je vous pisse dans la gueule. » La suite de la séance fut à la mesure de cette délicate mise en bouche. Les 45 minutes s'écoulèrent sans que j'intervienne, à la fois parce que la violence qui assaillait Lucien était loin de réunir les conditions pour se laisser interpréter. L'heure était à la vie de la haine, une vie toute empreinte d'analyté, sans aucun surplomb. Ensuite, parce que

l'impact de ses paroles sur moi, leur emprise, interdisait à mon attention de flotter et me privait du jeu nécessaire à la formulation de l'interprétation. Je dis cependant quelques mots, après avoir signalé la fin de la séance, pour lui rappeler que nous avions convenu de mettre en place la troisième séance et que ce n'était toujours pas fait. Voilà pour l'acte, tant un tel rappel était à ce moment-là particulièrement mal venu. Mon inconscient n'ignorait rien de la teneur persécutive de mes paroles, Lucien en devint d'ailleurs d'autant plus blême. Le mal était fait, la vengeance accomplie. Œil pour œil, haine pour haine, ma phrase n'indiquait rien d'autre à mon patient que le degré de destruction auquel il était parvenu.

C'est un rêve de la nuit qui *me*, qui *nous* sortit d'affaire. Il y était question du supplice de Ravailac, après la meurtre du roi donc, sans trop savoir qui jouait le rôle de la victime-assassin et qui le bourreau. Je vous fais grâce de l'analyse, l'important est davantage dans le travail de « rattrapage » d'un tel rêve, le passage qu'il opère de fantasmes crus et d'actes sauvages vers des formations complexes, infiltrés par l'infantilisme de la sexualité, l'infâme Ravailac et le bon roi Henri IV, restaurant une plasticité psychique à une situation transférentielle qui l'avait perdue. À la séance suivante, alors que Lucien évoquait la violence par lui éprouvée, il me fut à la fois aisé de reconnaître d'un mot la maladresse commise et de retrouver une liberté associative sans laquelle nulle analyse n'est possible.

La reconnaissance de ma « maladresse » est un énoncé très atténué de l'expression de ma haine, elle en est néanmoins un premier indice. Winnicott fait de cette question, « l'interprétation de la haine de l'analyste à l'égard du patient », un point technique essentiel. « Sujet lourd de dangers », comme il en convient sans peine, et qui suppose que le moment et le mode de la communication « soit choisi avec soin » ; un moment qui ne peut guère être qu'*après coup*, à une heure où la haine a perdu de son actualité. Il reste, souligne Winnicott, qu'une analyse reste incomplète si l'analyste ne peut *raconter* ce qui s'est joué entre les deux protagonistes. Le mot « raconter » lui-même, la mise en

récit qu'il suppose, est une autre manière d'évoquer l'effet d'après-coup.

Qu'est-ce qui impose dans ces analyses peu ordinaires l'énoncé *a minima* par l'analyste de sa propre haine ? Insultée, maltraitée à chaque séance par sa patiente, Lucia Tower n'en peut plus, mais en même temps n'en sait rien, sa propre haine étant masquée par son irréprochable comportement professionnel. Résultat, elle oublie de venir à une séance et profite de ce moment d'égarement pour prendre un délicieux déjeuner. « Désolé, j'ai oublié », dit-elle à sa patiente indignée, lors de la séance suivante. C'est peu et à la fois beaucoup, ces quelques mots « dans la réalité » sont surtout la reconnaissance qu'il existe aussi une réalité psychique du côté de l'analyste, qu'il y a une différence entre dedans et dehors. Paroles de différenciation pour des patients précisément menacés de confusion, d'aliénation, au sens propre du terme. J'ai pu vérifier à l'occasion les dégâts provoqués par l'attitude inverse d'un analyste qui dénie ses irruptions contre-transférentielles. Jenny s'était révoltée contre son analyste dont elle avait perçu l'endormissement. Elle n'obtint pour tout commentaire qu'un : « Dormir, ça vous fait penser à quoi ? » Dans de tels cas de figure, où l'analyste s'identifie au parent psychotique ou pervers, quand la méthode est mise au service du déni de perception, plus rien ne distingue la psychanalyse de l'effort pour rendre l'autre fou.

Quelle que soit la violence de la haine chez Lucien et la note persécutive qui l'accompagne, celles-ci n'excèdent pas la démesure dont la névrose obsessionnelle est capable à l'occasion. La séquence évoquée combine la face la plus délétère du sexuel infantile et les menaces pesant sur l'intégrité narcissique. C'est cette même menace qui fait l'homme aux rats se lever brusquement du divan et faire plusieurs fois le tour de la pièce, à deux pas de claquer la porte du cabinet et de la cure. Mais parce que cette haine ne se sépare jamais tout à fait de son contraire, « l'épreuve de l'amour » finit par rétablir la dynamique dans le bons sens.

Ce n'est évidemment pas toujours le cas. La cure de Paul ne durera que quelques mois, opportunément interrompue par les grandes vacances et l'horreur du vide. Comment peut-on abandonner son patient pendant un mois et demi ? La dimension projective, paranoïde s'était manifestée dès le premier entretien mais la présence tout aussi forte d'un « enfant » en détresse m'avait semblé une ouverture possible. L'absence du moindre indice historique d'amour ou de tendresse chez la mère comme chez le père assombrissait évidemment la perspective transférentielle. Malgré tout cela, une certaine chaleur avait caractérisé nos premiers entretiens. Et puis Paul passa de la chaleur à l'effusion, il avait enfin trouvé celui qui allait l'entendre. Débordement de mauvais augure, la haine objectale se retourne en amour, la haine narcissique en idéalisation. Ou le contraire... ce qui ne manqua pas d'arriver. L'idéalisation dont je fit l'objet ne tarda à prendre le chemin inverse. Avant de venir me voir, Paul avait rencontré plusieurs psychanalystes. La liste ne comportaient que des gens connus, notamment par leurs publications. Aucun n'avait résisté à l'examen, Paul faisait le récit par le menu des défaillances de chacun. Autant d'imposteurs. Vint mon tour, joliment amené par un lapsus, quoi qu'il en soit de la véhémence du ton : « Vous-même, Monsieur Jacques... Alain Miller... » Ce fut sinon le mot de la fin, en tout cas celui de la chute.

La déclinaison des haines appellerait bien des nuances, pour faire bref et sans doute trop clair, je m'en tiens à la distinction de deux registres : névrotique et borderline.

La haine oedipienne est objectale, elle vise le meurtre d'un ou d'une rivale. C'est une haine à trois et c'est une haine relative : la haine de l'un est à la mesure de l'amour de l'autre. Les retournements en son contraire sont toujours possibles qui font de l'aimé d'un jour le haï du lendemain, et vice versa. Pour l'analyse de cette haine, qu'actualisent les variations du transfert du pôle positif au pôle négatif, il suffit à la psychanalyse d'être elle-même, de chercher à lever le refoulement, de mettre au jour le fantasme inconscient grâce à une règle et une méthode conçues pour cela.

La haine borderline est moïque et narcissique, elle vise le massacre, l'extermination, beaucoup plus que le meurtre. Le haï est moins un objet qu'un étranger au moi, un intrus, un envahisseur, quelqu'un qui menace l'intégrité territoriale, qui empiète sur la border line. Cet étranger, qui est moins un objet qu'un double insupportable, est inséparable d'une blessure, d'une fragilité narcissique. Il est un mode de traitement psychique de celle-ci. Une fois que cette haine « a élue sa proie, elle n'en démord pas » (Pontalis). C'est une haine qui sait, jamais elle ne doute, elle a tout compris et dispose de plus de réponses qu'il n'y aura jamais de questions. À l'heure heureuse du trio Ménélas, Hélène et Pâris, on s'embarquait avec la haine et la rivalité pour une guerre épique. À l'heure sinistre d'aujourd'hui, on exclut, on épure, on massacre, d'autant plus impitoyablement que la différence avec l'étranger est une « petite différence ».

Un mot pour nuancer cette opposition trop simple : la haine objectale n'est évidemment pas absente chez l'analysant borderline, quant à la forme narcissique et territoriale de la haine, nul d'entre nous n'en est dispensé, elle finit toujours par nous retrouver un jour ou l'autre derrière nos retranchements, y compris celui du fauteuil de l'analyste.

Si la psychanalyse dispose dans sa boîte à outils de quoi se saisir de la haine rivale, par quels moyens peut-elle traiter, transformer une haine qui ne respecte pas les règles de cette tragédie que l'on nomme « névrose de transfert » ? Le détour par l'analyse du contre-transfert est une première réponse, je n'y reviens pas, sauf pour souligner à quel point cette réponse est commandée par la forme spéculaire du transfert, celle du haine pour haine.

Je souhaiterais m'attarder davantage sur ce que l'on pourrait appeler un traitement par le site de l'analyse. La difficulté — comment analyser la haine narcissique ? — fait partie intégrante d'une difficulté plus large : comment analyser le moi ? En 1937, dans *L'analyse finie et l'analyse infinie*, Freud jette plusieurs pavés dans la mare, dont celui-ci : « L'effort thérapeutique, écrit-il, oscille constamment, comme un pendule, d'un petit morceau d'analyse du ça à un petit morceau d'analyse du moi. » (OCF XX,

40) Jusque-là, c'est à l'analyse de l'inconscient, du ça, que l'on s'en remettait, y compris pour permettre au moi de changer, de se modifier : « Là où était du ça, du moi doit advenir » (OCF XIX, 163). L'exploration, l'analyse de l'un permet à l'autre d'étendre son organisation, de s'approprier de nouveaux territoires. Mais... changement de programme, la tâche est dédoublée, selon une apparente parité : un peu d'analyse du ça, un peu d'analyse du moi. Sauf que cet équilibre n'est en rien garanti, plus on s'éloigne du fonctionnement névrotique vers les fonctionnements limite, plus le morceau-moi prend du poids. Et ce n'est pas tout : la règle fondamentale comme la méthode sont toutes les deux corrélatives de l'analyse du ça. On fait comment pour analyser le moi ? Ce n'est d'ailleurs pas « analyser », c'est-à-dire : défaire, délier, dissoudre... qui vient le plus souvent sous la plume de Freud, mais corriger, un mot plus thérapeutique qu'analytique. Le ça s'analyse, le moi se corrige. Par quelles voies lui administrer cette correction ? Le moi n'est pas sans libido, et l'on se dit que c'est sans doute à cet endroit, le plus sexuel, que l'action devrait porter. Sauf que le sexuel en question, d'être narcissique, dispose d'une plasticité toute relative. Le moi est un objet qui refuse toute substitution, cela le ferait disparaître. Le déplacement n'est pas son fort, il vit à demeure, cultive l'immobilité, l'identité, et concentre le plus fort de son auto-investissement à masquer ses fragilités.

Ce goût pour la constance est cependant une indication. N'est-ce pas aussi du côté des constantes du dispositif analytique qu'il faut chercher des éléments de réponse ? Le moi, comme le site analytique, sont des « être de frontières », ce qui ne veut pas dire, dans un cas comme dans l'autre, que l'on sache par où elles passent — le mot « cadre » néglige cette dimension, qui espère se débarrasser de la difficulté en s'en tenant à l'inventaire de quelques données objectives, tels le temps et l'argent. Cette similitude structurelle du moi et du site présente autant d'inconvénients que d'avantages. Je m'en tiens ici aux inconvénients. De ce côté, il y a bien sûr la rébellion d'un moi qui refuse les conditions que lui impose le site, comme de devoir payer les séances alors que, justement, le moi n'est pas là. Ce



n'est pas le pire : parce que les choses sont dites, que le conflit est ouvert, et qu'ainsi l'espoir existe d'une transformation. Les choses sont sensiblement plus compliquées quand la forme même de l'expérience analytique rencontre et décalque une spécificité psychique du patient. Comment interpréter, par exemple, quand l'interprétation est le régime d'emprise sur la pensée auquel l'enfant a été soumis sans relâche par l'un de ses parents ? Comment inviter à dire tout ce qui lui passe par la tête quelqu'un dont c'est la folie propre ? Comment « s'absentiser » (Fédida) en présence d'un patient pour lequel la figure psychique dominante est celle d'un parent indifférent ? Autant de situations paradoxales où la répétition épouse une des formes de la psychanalyse, en double le creuset plutôt que de venir s'y loger. L'inconscient du moi cultive l'aporie plus que le conflit, il affronte davantage les deux protagonistes à un non-pensable qu'à un inconciliable.

Analyses du moi et du ça sont dans une relation inversée : la première se nourrit de la permanence, de la continuité, de la fiabilité, quand la seule chose que l'analyste ait à offrir à son patient dans ces moments d'intense régression est sa ponctualité ; l'analyse du moi se nourrit aussi de la gratification, d'abord celle d'être écouté quand on ne l'a jamais été. La seconde, l'analyse du ça, espère au contraire l'incident, l'imprévu, l'événement, le conflit, elle fait son miel de la discontinuité et des choses qui, entre elles, « n'ont pas de rapport » ; l'angoisse est plus son guide que son adversaire, et les refusements de l'analyste sont sa condition de possibilité.

C'était un jour de canicule et j'avais tendance à laisser ouverte la porte du cabinet donnant sur le couloir. « Je sais bien, dit Paul, qu'il n'y a personne d'autre dans cet appartement... je préférerais quand même que vous fermiez la porte. »